

‘ABD AL-RAHMÂN AL-KAWÂKIBÎ

Du despotisme
et autres textes

traduits de l’arabe (Syrie) par Hala Kodmani

préface et postface de Salam Kawakibi

Sindbad
ACTES SUD

PRÉFACE

Enfin ! pourrait-on dire de la première publication en français de ce document de référence pour le renouveau de la pensée arabe et musulmane. Bien que tardive, elle vient à point nommé pour éclairer les débats qui agitent notre brûlante actualité. Les ressorts du pouvoir absolu, la séparation entre la religion et l'État, l'assujettissement des peuples, les conditions de l'affranchissement des sociétés musulmanes et autres thèmes essentiels abordés dans ce texte publié au début du siècle dernier, gardent aujourd'hui toute leur pertinence. Le lecteur francophone aura bien des raisons de s'étonner que les propos, les questionnements et les propositions qui s'y trouvent aient pu être formulés il y a si longtemps, et surtout qu'ils restent ignorés. Comme lui, les jeunes des pays arabes en plein tumulte le redécouvrent depuis quelques années avec le même saisissement que ses premiers lecteurs. Je le constate régulièrement auprès des uns comme des autres, lors de mes interventions fréquentes dans des conférences ou des

colloques où on m'interroge sur ma parenté avec 'Abd al-Rahmân al-Kawâkibî. Source de grande fierté pour moi, le lien avec mon illustre ancêtre s'est parfois transformé en héritage pesant, car tout ce que je disais ou écrivais était associé au nom du grand homme. À la motivation que cela me donnait s'est souvent ajouté un sentiment de frustration, surtout quand on me reprochait de ne pas être en totale conformité avec sa pensée, comme si je devais être son porte-parole officiel. Il faut dire que je me sens de plus en plus proche de lui ces derniers temps et je le cite systématiquement quand je veux appuyer mes arguments.

Même s'il figure dans les manuels scolaires de la plupart des pays arabes comme "un grand penseur syrien", Kawâkibî n'est présenté dans les cursus officiels qu'à travers des récits sans intérêt. Les conférences folkloriques organisées pour parler de son œuvre excluent cet ouvrage, le plus important et le plus actuel. Aboutissement de "trente années de recherche", comme le souligne l'auteur dans l'introduction de son livre, *Les Caractéristiques du despotisme et la lutte contre l'asservissement*, publié pour la première fois en 1902, au Caire, peu avant sa mort, empoisonné par des agents du sultan.

Cet ouvrage est le premier en langue arabe à décoriquer les mécanismes du despotisme et à dénoncer ses effets ravageurs dans tous les domaines de la vie sociale. Analysant les différents ressorts de cette forme de pouvoir, décrivant en psychosociologie les comportements qu'il induit parmi les hommes, Kawâkibî incite clairement ses contemporains à se révolter. Sa description des rapports du despotisme à la religion, au savoir, à l'argent ou à la gloire,

auxquels il consacre tour à tour les chapitres de son livre, fait ressortir, jusque dans les moindres détails, les “caractéristiques” permanentes des systèmes totalitaires en tout lieu et à toutes les époques.

Kawâkibî avait espéré avant sa mort que les gens l’oublieraient ainsi que ses écrits, convaincu que les pratiques politiques et intellectuelles allaient nécessairement changer et évoluer vers le meilleur. Mais son cri de rage nous touche davantage aujourd’hui, alors que les libertés sont partout bafouées dans le monde arabe. Loin de disparaître ou même de s’atténuer, le despotisme s’est au contraire enraciné. Kawâkibî n’avait pas prévu qu’il saurait, à travers les décennies, faire évoluer ses méthodes et se renouveler de façon brutale et sanglante, utilisant les dernières technologies pour accroître le contrôle des populations et réprimer leurs aspirations à une vie meilleure. Il est vrai cependant qu’il avait répondu, il y a plus d’un siècle, à la question posée par le “Printemps arabe” sur les meilleurs moyens de combattre le despotisme, et ses réponses n’ont pas vieilli.

SALAM KAWAKIBI

AVANT-PROPOS

AU NOM DE DIEU LE TOUT MISÉRICORDIEUX

Louange à Dieu, créateur de l'univers dans sa forme parfaite, et prière et salut à ses grands prophètes, guides des nations vers la vérité révélée, et en particulier au prophète arabe envoyé par miséricorde à l'humanité tout entière pour l'élever ici-bas et dans l'au-delà sur l'échelle de la sagesse.

Je parle en tant qu'Arabe musulman, forcé au silence comme tout être faible qui exprime son opinion sous le ciel d'Orient, et prie le lecteur de se rappeler cet adage : "La vérité se fait connaître par elle-même et non par les hommes." En cette année 1318 de l'hégire (1900), je quittai mon pays pour visiter d'autres pays d'Orient. Arrivé en Égypte, où j'élus domicile, profitant de son régime de liberté sous le règne de 'Abbâs II¹, qui porte le même nom que l'oncle du Prophète, et qui répandit la sécurité en son

1. 'Abbâs II Hilmi (1874-1914), dernier khédivé d'Égypte. (*Toutes les notes sont de la traductrice*)

royaume. J'y constatai que les élites étaient préoccupées, comme partout en Orient, par la grande question, je veux dire la question sociale en général et chez les musulmans en particulier. Mais, comme tous les chercheurs, ils ne s'accordent ni sur les raisons de la décadence ni sur les remèdes nécessaires. Selon mon observation, la source du mal est le despotisme politique, et son remède, la consultation constitutionnelle. Je parvins à cette conviction après trente ans d'étude et d'exploration de presque tout ce qu'un chercheur peut imaginer à première vue. Croyant chaque fois avoir identifié la ou les raisons du mal, il s'aperçoit aussitôt qu'il s'agit simplement d'un élément parmi d'autres, d'un résultat et non d'une cause.

Celui, par exemple, qui dit que l'origine du mal est la négligence des obligations religieuses se trouve embarrassé quand il se demande pourquoi il en est ainsi. Celui qui considère que le mal provient des divergences d'opinion ne parvient pas à en expliquer la cause. S'il dit que c'est l'ignorance, il est bien obligé de reconnaître que les divergences entre savants sont plus fréquentes que parmi les ignorants, et il se retrouve dans un cercle vicieux. Il décrète alors que c'est la volonté de Dieu, oubliant ce que lui dictaient la raison et la religion, à savoir que Dieu est sage, juste et miséricordieux.

Pour rassurer le lecteur, j'évoque les recherches qui m'ont occupé l'esprit jusqu'à mettre ma vie en danger pour les avoir étudiées et vérifiées. Ainsi il saura que je ne parvins à la conclusion que l'origine du mal est le despotisme politique qu'après de longs efforts qui ont probablement atteint leur objectif. Je prie Dieu de juger que

ma bonne foi compense mes défauts. Voici la liste de mes recherches :

Lors de ma première visite en Égypte, je publiai dans ses plus célèbres revues des articles politiques sur le despotisme : sa définition, ses effets sur la religion, le savoir, l'éducation, la morale, la gloire, l'argent, etc.

Lors de mon deuxième séjour, pour répondre à la demande de certains jeunes, j'élargis mes études, notamment sociologiques, dans les domaines de l'éducation et de l'éthique, et j'y ajoutai un article sur les moyens de se débarrasser du despotisme. Je publiai un livre intitulé *Les Caractéristiques du despotisme et la lutte contre l'asservissement*, que je considérai comme un cadeau personnel à la jeunesse arabe bénie qui porte les espoirs de la nation. Celle-ci ne rajeunira que par elle.

Enfin, lors de cette troisième visite en Égypte, je découvris que le livre était épuisé. Je voulus le revoir et le compléter en y apportant des précisions ou des citations puisées dans mes lectures et mon expérience. J'avais consacré à ce travail de belles années de ma vie et beaucoup d'efforts. Mon propos ne vise pas un tyran, un gouvernement ou une nation en particulier. Je cherche à mettre en évidence les caractéristiques du despotisme et ses conséquences, et identifier les implications du combat contre l'asservissement. Mon objectif est de mettre en garde contre la source profonde du mal. Si ceux qui disparurent avaient su qu'ils étaient responsables de ce qui leur était arrivé, ils n'auraient pas blâmé les autres ou le destin, mais uniquement leur propre ignorance, leur paresse et leur fatalisme. Pourvu que ceux qui sont encore en vie en prennent conscience avant de périr à leur tour.

J'ai choisi d'écrire dans le style concis, simple et efficace, adopté par les auteurs en d'autres langues pour éviter les tournures alambiquées et les digressions. Je ne souhaite pas, comme d'autres, qu'on me pardonne mes erreurs, mais je dis : Voici le fruit de mes efforts. Au critique sincère de faire mieux. Je ne fais que percer une petite ouverture dans le mur du despotisme en espérant que le temps l'élargira, avec l'inspiration de Dieu.

1320 h / 1902

INTRODUCTION

Il est évident que la politique est une vaste science aux branches nombreuses et diverses. Rares sont les hommes qui en ont la maîtrise, mais elle les concerne tous.

Il s'est trouvé dans toutes les sociétés évoluées des savants de la politique qui ont exploré ses arts et ses pratiques, y compris dans les traités sur les religions, le droit, l'histoire, la morale ou la littérature. Chez les Anciens, on ne connaît pas de livres consacrés à la politique, hormis ceux des fondateurs des républiques parmi les Grecs ou les Romains, mais certains ont écrit des ouvrages de morale politique, tels *Kalîla wa dimna*¹ ou les homélies de saint Grégoire², ou des écrits religieux tels *Nahj al-balâgha* (La

1. *Kalîla wa dimna* est un célèbre recueil de contes arabes, du VIII^e siècle, adapté des contes indiens du *Pañchatantra*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. Les homélies de saint Grégoire le Grand (537-604) ou le pape Grégoire I^{er} sont considérées comme les premiers sermons-allocutions au peuple de Rome.

Voie de la rhétorique)¹ ou *Kitâb al-kharâj* (Le Livre de l'impôt foncier)².

Au Moyen Âge, seuls des érudits musulmans abordèrent cette science, comme Râzî, Tûsî, Ghazâlî ou Al-'Alâ'î³, mais ils l'assortirent de considérations morales sur le monde persan. D'autres, comme Ma'arrî et Mutanabbî⁴, l'approchèrent en poètes, dans la tradition arabe, et d'autres encore en historiens, comme les Maghrébîns Ibn Khaldûn⁵ et Ibn Battûta⁶.

À une époque plus moderne, des auteurs européens ou américains approfondirent cette science en lui consacrant plusieurs ouvrages et en examinant chacun de ses aspects dans plusieurs gros volumes. Ils distinguèrent en

1. *Nahj al-balâgha* (La Voie de la rhétorique) est un recueil de textes, sermons et lettres attribué à 'Alî ibn Abî Tâlib, cousin du prophète Muhammad et quatrième calife.

2. *Kitâb al-kharâj* (Le Livre de l'impôt foncier) est un ouvrage économique arabe rédigé à l'époque abbasside par Abû Yûsuf (739-798), juge en chef sous le règne de Hârûn al-Rashîd.

3. Fakhr al-Dîn al-Râzî (1150-1210), théologien musulman sunnite originaire de Perse, auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'interprétation du Coran. Nasîr al-Dîn al-Tûsî (1201-1274), philosophe, mathématicien et médecin perse, théologien chiite. Abou Hâmid al-Ghazâlî (1058-1111), philosophe soufi d'origine persane. Abou Sa'îd al-'Alâ'î (XIII^e siècle), soufi connu surtout pour ses interprétations des *hadîth*, les dires du prophète Muhammad.

4. Poètes considérés comme les plus grands. Abû al-'Alâ' al-Ma'arrî (973-1057), poète syrien aveugle qui vécut aussi à Bagdad et écrivit des poèmes philosophiques pessimistes. Abû al-Tayyib al-Mutanabbî (915-965) a écrit des poèmes considérés comme les plus riches de la littérature arabe.

5. Ibn Khaldûn (1332-1406), historien, philosophe et homme politique originaire de Tunisie, est une référence de premier plan pour la pensée politique, sociologique et philosophique arabe.

6. Ibn Battûta (1304-1377), explorateur et grand voyageur originaire du Maroc, a parcouru le monde pendant une trentaine d'années. Célèbre pour son récit de voyage, il est considéré comme le Marco Polo arabe.

son sein politique générale, politique extérieure, administrative, économique, juridique, etc., chacune se divisant en branches et en sous-parties.

Parmi les Orientaux modernes, de nombreux Turcs publièrent des travaux consacrés entièrement ou partiellement à cette science, comme Ahmad Jawdat Pacha, Kamal Bey, Suleyman Pacha, Hassan Fahmî Pacha¹. Les écrivains arabes furent moins nombreux et moins productifs, et ceux qui méritent d'être mentionnés sont Rifâ'a Bey [Tahtâwî], Khayr al-Dîn Pacha, Ahmad Fâris [al-Shidyâq] et Salîm al-Bustânî².

On peut noter en revanche l'apparition de nombreux chroniqueurs politiques arabes qui abordent dans les journaux et les revues des questions très diverses. C'est pourquoi l'incapable que je suis se permit de rappeler dans la presse arabe à ces messieurs la question politique la plus importante mais rarement évoquée. Je les invite donc à concourir pour éclairer et avertir leurs frères orientaux, arabes en particulier, sur ce qu'ils ignorent, en recherchant, en expliquant et en donnant des exemples et des analyses autour de la question suivante : Quel est le mal de l'Orient et quel est son remède ?

Dès lors que la définition de la science politique est "l'administration des affaires collectives avec sagesse", la première des préoccupations devrait être l'étude du despotisme, c'est-à-dire du fait de disposer des affaires collectives à sa guise.

1. Érudits et hommes politiques ottomans du XIX^e siècle.

2. Ces intellectuels de la moitié du XIX^e siècle comptent parmi les réformateurs de la pensée arabe à l'époque de la *Nahda* (Renaissance).

Il me semble donc que celui qui traite du despotisme devrait s'attacher d'abord à le définir et à l'identifier. "Qu'est-ce que le despotisme? Quelles sont ses causes, ses symptômes, son évolution, son remède?" Chacune de ces questions appelle de nombreuses précisions et différentes interrogations. Il faut se demander en priorité : Quelles sont les caractéristiques du despotisme? Pourquoi le despote est-il guidé par la peur? Pourquoi la lâcheté s'empare-t-elle des sujets du despote? Quels sont les effets du despotisme sur la religion, la science, la gloire, la richesse, l'éthique, le progrès, l'éducation, la civilisation? Qui sont les collaborateurs du despote? Peut-on supporter le despotisme? Comment s'en affranchir? Par quoi faut-il le remplacer?

Avant d'évoquer toutes ces questions, on peut mentionner les réflexions des théoriciens en la matière. Leurs conclusions sont les mêmes, mais la manière de les exprimer varie en fonction du regard et de la sensibilité de chacun. Ainsi :

Pour le matérialiste : le mal est la violence et le remède, la résistance.

Pour le politique : le mal est l'asservissement des autres et le remède, le recouvrement de la liberté.

Pour le sage : le mal est le pouvoir de coercition et le remède, le pouvoir de réclamer l'équité.

Pour le juriste : le mal est la domination de la loi par le pouvoir et le remède, la suprématie de la loi sur le pouvoir.

Pour le croyant : le mal est de vouloir partager la toute-puissance de Dieu et le remède est de professer l'unicité de Dieu.

Telles sont les visions des théoriciens. Elles varient aussi selon leurs tempéraments :

Pour l'altier : le mal est la soumission aux chaînes et le remède est de s'élever contre l'humiliation.

Pour le politique : le mal est l'existence de dirigeants sans contrôle et le remède est de leur imposer des limites.

Pour l'homme libre : le mal est l'arrogance et le remède est d'humilier les arrogants.

Pour celui prêt au sacrifice : le mal est l'amour de la vie et le remède, l'amour de la mort.